La Première

Vous avez raison, je n'écoute pas toujours, quand on me parle. Souvent même je coupe les gens au beau milieu d'une phrase, et j'enchaîne sur autre chose. Je parle de moi. De choses qui me concernent. Bien sûr, ça agace. On ne dit rien, pourtant. Car on sait bien que parfois, j'entends. Et qu'alors, je saurai répéter mot pour mot ce qui m'aura été dit, jusqu'à la phrase la plus anodine, même après très longtemps. Sans me vanter, je peux dire que je suis douée d'une mémoire étonnante. Alors, pour ces moments où j'écoute, on oublie ceux où je n'entends rien, tous ces moments où je coupe les gens. On laisse faire. On ne m'en en veut pas. Ceux qui savent me comprennent. Et pour les autres, tant pis. Je n'ai plus le temps.

J'ai arrêté les somnifères. Les antidépresseurs aussi. Pour le moment, ça tient. Je dors, je mange, je ris : de ma bosse sur mon front, de ma nouvelle côte cassée, de mes bronches qui me font tousser, de mon dos aussi, qui m'empêche de me relever, qui m'empêche de rester couchée, qui m'empêche de rester assise, mais qui ne m'empêchera pas de marcher. Pas vite, pas loin, pas longtemps, mais je marche. Je marche souvent. Si je pouvais, je marcherais tout le temps. Mais je ne peux pas. Alors, je m'allonge sur ma terrasse, au soleil. De janvier à décembre, je suis bronzée. Et qu'importe si le soleil, trop de soleil, il paraît que c'est mauvais. Qu'est-ce qui pourrait bien encore me faire du mal, de toute façon, au point où j'en suis.

Avant, je lisais. Dès que j'avais une minute, je lisais. Freud. Lacan. Mélanie Klein. Et même des romans. Je ne lis presque plus. Je somnole au soleil, en me disant : C'est bon, ah que c'est bon, de ne rien faire. Et si c'était de la paresse… De la paresse en retard, alors, une vieille paresse, en retard de soixante ans. Et je me souviens…

Toute ma vie, j'ai travaillé. Jamais je ne me suis reposée. Je n'ai jamais eu le temps. Pas même petite fille. Ma mère m'avait prise dans son cours préparatoire à cinq ans. Il fallait que je sois la première, naturellement. J'étais née fille, il allait falloir réparer ce malheur, absolument. En étant la première, toujours, partout. La première à l'école, la première au lycée, le bac à quinze ans, adieu le Maroc, adieu soleil, l'université à Paris, mariée à vingt ans, le concours l'année suivante, interne à vingt et un ans. Parcours sans faute. Parcours du combattant. Mais je n'avais pas peur de me battre. Ma mère m'avait appris. Ma mère qui me détestait, qui me méprisait d'être fille. Il avait bien fallu lui montrer, lui prouver. Alors, j'ai été la première. La meilleure. Toujours. Partout.

Quand j'ai été reçue au concours, le jury a convoqué mon mari, qui lui, avait échoué. C'était à lui de choisir. Il pouvait dire non. Ils auraient compris. Et le pire… le pire, c'est qu'à l'époque, je trouvais ça normal, j'étais une fille après tout, rien qu'une fille, ma mère me l'avait assez

© bachibouzouck.com *6-8/janvier-juin '06*

répété, j'étais une fille, et cela, en soi, était une calamité. Le jury avait donc fait venir mon mari. Que son épouse réussisse avant lui, ce n'était pas pensable, pas acceptable, il pouvait refuser. Tout le monde comprendrait. Mais, grand seigneur, il a dit oui. A cette époque, il m'aimait. Pourtant, c'est à ce moment-là qu'il s'est mis à me tromper. Ensuite, il ne s'est plus jamais arrêté. J'ai supporté pendant dix-huit ans. Et ce n'est que poussé, contraint, forcé par une maîtresse un peu plus coriace, un peu plus ambitieuse que les autres, qu'il a demandé le divorce. Au bout de dix-huit ans. Et je l'aimais encore. Je l'avais rencontré à l'université, dès la première année, et tout de suite je l'avais aimé. Depuis, je n'avais aimé personne d'autre que lui. Mais il a fini par s'en aller avec cette autre, que déjà il trompait à son tour, avec d'autres, beaucoup d'autres, et une, une surtout, qui vingt ans plus tard, à huit jours près serait devenue sa femme, si seulement il n'était pas tombé la tête la première sur le pavé de Notre-Dame, terrassé par l'alcool et par l'idée de ce nouveau mariage, le troisième, à plus de soixante ans. A son enterrement, il y avait trois femmes. Mieux que le président. A présent, il ne reste plus de lui qu'une stèle, dans la cour de l'hôpital, et cette pension de reversion à laquelle, tout de même, j'ai eu droit, et qui me permettra peut-être de m'arrêter avant soixante-cinq ans. Pourtant, quand j'y pense, j'ai bien cru mourir, quand il m'a dit qu'il partait, qu'il divorçait pour se remarier, se remarier avec celle qui pour moi ne sera jamais que Numéro 2.

Mourir. J'aurais bien voulu mourir, quand il est parti, quand il m'a quittée. Mais pour cela non plus je n'avais pas le temps. Il y avait les patients. Et puis, surtout, il y avait l'enfant. Mon fils. Mon fils unique. Mon seul enfant. Dont j'ai accouché seule. Le futur père, cette nuit-là s'était déclaré fatigué : « Des accouchements, j'en fais toute la journée. Ce n'est vraiment pas une affaire. Tu te débrouilleras très bien sans moi ». J'ai appelé un taxi. Il est resté au lit. Ou peut-être est-il allé rejoindre l'autre, la future Numéro 2, ou bien une autre encore, comment savoir, je ne le saurai jamais.

Mon fils. Non, je n'avais pas le temps de mourir. Alors, j'ai continué à vivre, pour les patients, et pour l'enfant, cet enfant que son père faisait tout pour détacher de moi, qui y était parvenu, presque, ce fils que, devenu adulte, je ne voyais presque plus, il ne jurait que par son père, mais maintenant, il est revenu, il a compris, compris quel genre d'homme était ce père qui additionnait les femmes et les maîtresses, et les honneurs, et qui abîmait à tout jamais tous ceux qu'il approchait, et même lui, mais non, pas lui, pas mon fils, qui enfin m'est revenu, après toutes ces années, mon fils heureux et marié, mon fils et sa femme adorable, et leurs trois enfants, mon fils m'est revenu, même s'il est loin, très loin, mais il me téléphone chaque samedi à dix-huit heures, et treize heures d'avion, qu'est-ce que c'est.

Non, je ne suis pas morte. Et quand j'ai rencontré cet autre homme, le deuxième homme de ma vie, j'ai bien cru que cette fois, ça y était, que j'y aurais droit moi aussi, enfin, à ce bonheur, ce tout petit peu de bonheur, je ne demandais pas grand-chose, juste être aimée, un peu aimée. Et il m'a aimée. Et je l'ai aimé. Dix ans. Cela a duré dix ans. J'ai élevé ses enfants. Quand ils rentraient de l'école, c'est moi qui m'occupais des devoirs, entre deux patients. C'était pratique. C'était dans le même appartement. Je n'avais pas de femme de ménage, à l'époque. Je m'occupais de tout. Les courses, le linge, la maison, les repas, l'éducation des enfants, qui n'étaient pas des enfants faciles, un surtout, celui du milieu, comme par hasard, celui du milieu, complètement caractériel. Et deux fois par semaine, j'avais ma consultation à l'hôpital. Alors, je courais. Du matin au soir, je courais. Et le soir, je trouvais le temps encore d'aimer cet homme, dont je payais aussi les dettes, et la pension alimentaire de son ex-femme : lui aussi était divorcé. Il travaillait, pourtant. Médecin, lui aussi. Mais ça ne suffisait pas, ça ne suffisait jamais. Tous ses comptes étaient dans le rouge. Il a fallu que je comprenne que je venais d'offrir une nouvelle auto au nouveau mari de l'ex-femme de mon amant, un peu compliqué, oui mais comment le dire autrement. Il a fallu rien moins que cela, cette nouvelle auto payée par moi, et offerte par une autre à un homme que je ne connaissais même pas, pour dire stop. Fini. Tu t'en vas. Je ne peux plus. Et il est parti. Avec ce qui lui restait de dettes, et avec ses trois enfants.

C'est par le sein gauche que cela a commencé. Je m'en souviens très bien. Comment pourrais-je l'oublier. J'ai profité de l'été. J'ai fermé le cabinet pendant trois semaines, et pendant ces trois semaines, je me suis fait soigner. A la rentrée, j'étais là. Personne ne s'est douté de la manière dont j'avais passé mes vacances d'été. J'ai continué à travailler, comme si de rien n'était. L'été suivant, j'ai pris quelques jours. Je suis partie dans le Sud, dans la maison que mes parents avaient achetée pour leur retraite. J'ai toujours adoré mon père. Mon père m'a toujours adorée. Mais il était faible, mon père. Il savait que ma mère ne m'aimait pas. Il entendait les horreurs qu'elle proférait. Il ne disait rien. Il m'aimait en cachette. Ou bien il partait à la chasse. Ou il se réfugiait dans son jardin. Il avait les plus belles roses du département. Ca le consolait, cet homme, le grand air et les fleurs, il se rattrapait, lui qui avait passé sa vie dans les prisons. Je me souviens de mon enfance, quand je revenais de l'école. Je n'avais pas la clé. C'est un gardien qui ouvrait la lourde porte qui sur moi se refermait. Quand le soir, parfois, mes parents sortaient, ils n'avaient pas besoin de me faire garder. La porte ne risquait pas de s'ouvrir. Seuls les gardiens avaient la clé.

L'année suivante, j'avais décidé de faire enfin le grand voyage dont je rêvais. Mon fils passerait l'été avec son père, j'étais libre. Libre d'aller où je voulais. Mais cette année-là non plus, je ne suis pas partie. Je n'ai pas eu de vacances. Mes trois semaines de congés, je les ai passées à l'hôpital. Le sein droit, cette fois. Lui aussi, on a réussi à le sauver. J'ai

mes deux seins. Mes deux seins qui font de moi une femme, qui me rappellent sans cesse que pour ma mère, femme se dit calamité. J'ai mes deux seins, presque intacts, mes deux seins qui ont nourri mon fils, ce fils à l'affection longtemps vacillante, ce fils que mon mari rêvait tant de m'enlever.

Et puis, enfin, la paix. La solitude, aussi, bien sûr, mais surtout la paix. Plus d'homme, plus d'amant, un fils encore, mais si peu, il préférait désormais son père, si riche, si brillant, si drôle, avec ses femmes, ses autos de collection, ses appartements à la mer, à la montagne, ses maisons de campagne, oui, l'adolescent préférait son père, cet homme merveilleux, ce héros. La paix. Enfin. Ce n'était pas trop tôt. La paix, mais non pas le repos. J'avais renoncé à garder mon cabinet, ma clientèle. J'avais soigné les enfants des hommes et des femmes politiques, les enfants des magnats de la finance, les enfants des stars du cinéma, du théâtre et de la télévision. Maintenant, j'avais choisi. L'hôpital. Les enfants des hôpitaux. Ce n'était plus du tout le même milieu social. Oh non. Mais c'est là que je me sentais utile. Aujourd'hui, je me dis que c'est en voyant vivre mon ex-mari que j'ai fait ce choix, il y a un peu plus de dix ans. Il n'y a pas longtemps que je lui ai pardonné. Il a fallu que je fasse ce choix, d'abord, et puis, il a aussi fallu qu'il meure. C'est mort, seulement, que j'ai pu lui pardonner. Mais ce choix, ce choix que sans doute j'ai fait un peu grâce à lui, je ne l'ai jamais regretté. Ce n'était pas tous les jours facile. Parfois, je rentrais bien fatiguée. Mais je n'ai jamais regretté. Et puis, il faut bien l'avouer, j'avais enfin des vacances. Ainsi, je pouvais passer Noël dans les Alpes, avec des amis. Pour Pâques, rien ne m'empêchait d'aller en Jordanie. Et même, un été, je me suis offert enfin cette croisière dont je rêvais depuis des années. Il fallait en profiter, maintenant que les frontières s'étaient ouvertes, maintenant qu'on pouvait aller à l'Est, il y avait tellement longtemps que j'avais envie de Carélie et de Volga. Mon plus beau voyage, sans doute. Les icônes. Les fleuves. Les monastères. Les paysages. Et surtout, entre les gens, cette entente, cette complicité. Immédiates. Dès le premier jour. Et jusqu'au retour. Avec certains, avec certaines, on aurait presque pu parler d'amitié. C'est là-bas que j'ai rencontré Thalie. Vous vous souvenez, je crois vous avoir parlé d'elle déjà. Mais quand je suis rentrée chez moi, tout de suite, je suis allée consulter. J'avais eu mal, pendant le voyage. A la fin, Thalie me soutenait pour que je puisse encore marcher. Mais pas une seule seconde je n'avais pensé, pas un seul instant l'idée ne m'avait effleurée. J'étais tranquille depuis plus de douze ans. Guérie. Mais les clichés étaient là : bassin fracturé. J'ai refusé l'hôpital. Je suis restée chez moi. Seule. Morphine. Pendant trois semaines. Les trois semaines de congé qui me restaient. Ensuite, je me suis relevée, et je suis retournée travailler.

Pendant cinq ans, je me suis soignée ainsi. Pendant les vacances. Je n'ai pas manqué une seule journée. Dans ma tête, je n'étais pas malade. Un jour, j'avais dit à Thalie : « Si je ne peux pas encore prendre ma retraite, malgré mes trente neuf années d'activité, j'ai pensé que je pourrais

éventuellement songer à m'arrêter pour des raisons de santé. Mais je ne peux pas faire cela : je ne suis pas malade ». Thalie m'avait regardée bizarrement, ce jour-là. C'était pourtant ce que je pensais. Sincèrement.

Et c'est vrai, que je ne suis pas malade. Pas vraiment. Quand les analyses sont un peu moins bonnes, on modifie le traitement. Tout simplement. La médecine a bien progressé, ces dernières années. On ne fait peut-être pas encore de miracles, mais regardez-moi : est-ce que je ne suis pas sur pied ?

Je me suis tout de même arrêtée de travailler. Quand donc… Oui, c'est cela. Il y a un peu plus d'un an. Quelle mémoire ! On dirait que vous tenez les comptes mieux que moi. A soixante-trois ans, je ne peux pas dire que je vais plus mal, non, c'est juste que je suis un peu fatigué. D'ailleurs, je reprendrai peut-être à l'automne. Ou l'année prochaine. Cela dépendra de la commission. Au fond, je préférerais m'arrêter pour de bon, mais peut-être me faudra-t-il y retourner. Dans ce cas, je prendrai un mi-temps. Cela, tout de même, ils ne pourront pas me le refuser. Non pas que je sois vraiment malade, non, mais il y a l'âge, et peut-être la commission prendra-t-elle en considération le fait que j'ai cotisé pendant plus de trente-neuf années.

Je ne prends plus de somnifères. Les antidépresseurs aussi, je les ai arrêtés. Quand je me réveille, la nuit, je pense à des choses bizarres, à des choses pas très gaies. Mon enfance, surtout. Dire qu'il m'aura fallu plus de cinquante ans pour me rendre compte que ma mère n'était pas la mère parfaite qu'elle prétendait être et en qui je croyais. Ce n'est que maintenant que les souvenirs me reviennent. Au point que je me demande parfois si je ne les ai pas inventés. De telles horreurs … Mais non, tout est vrai. Je me revois à trois ans, assise sur ma petite chaise, au-dessus de la grande armoire, et ma mère en dessous qui riait, qui riait à s'en étrangler, et qui disait : Attention, ma chérie, tu vas tomber … Qui d'autre qu'elle m'aurait hissée là-haut … Et à treize ans, quand elle m'a emmenée voir un médecin pour soigner un acné que je n'avais pas … Savez-vous ce qu'il a fait, ce charlatan ? Il a incisé mes grandes lèvres pour y introduire des ovules d'hormones. Ca semble invraisemblable, n'est-ce pas. Et pourtant, c'est vrai. Au fond, c'est peut-être ça, ma maladie. Ma maladie, c'est ma mère. Ma mère qui voulait me tuer. Je n'espère qu'une chose aujourd'hui : qu'elle meure avant moi. Mais ce n'est pas gagné : à quatre-vingt-quinze ans, même si elle est un peu gâteuse, elle est encore solide. Si elle pouvait mourir, pourtant … Peut-être alors la famille reviendrait-elle vers moi, cette famille que je ne vois plus depuis plus de quarante ans parce qu'elle a tout fait pour m'en séparer : J'étais une mauvaise fille, une vraie méchante qu'il fallait fuir à tout prix, voilà ce qu'elle disait de moi. Voilà ce qu'elle dit encore dans ses moments de lucidité.

Mais je me demande pourquoi je pense à tout ça, je devrais oublier, penser à des choses gaies, puisque je vais bien maintenant, tout à fait

bien. Ce n'est pas cette côte cassée qui va m'empêcher de respirer, ni cette grippe qui va m'obliger à rester couchée. Dès que la toux sera passée, je ne sentirai plus ma côte, qui guérira tout comme a guéri l'autre, une chute stupide sur un trottoir à San Francisco, l'hiver dernier. Cet été, je retournerai voir les enfants à Toronto. Et au retour, je m'arrêterai à New York pour une semaine. Je veux revoir tous les musées. Mais avant, il y a Pâques, et mon voyage en Crête. Et en attendant, l'appartement à refaire. Pas celui de Paris, non, il est à peu près terminé, mais celui-ci. Il faut refaire la chambre des enfants. Ils vont venir cet été. Ils grandissent. Il leur faut des lits plus grands. C'est fou tout ce qu'il y a à faire, dès qu'on ne travaille plus. Tout vous tombe dessus. Tout ce qu'on n'a pas eu le temps de faire avant, tout ce dont on n'a jamais eu le temps de s'occuper.

Mais aujourd'hui, j'ai le temps. Et ce n'est pas seulement parce que vous êtes là. Non. Le temps, aujourd'hui, je le prends. C'est ce que j'ai appris. Je l'ai appris depuis pas bien longtemps. Tout comme j'ai appris à vivre aussi, à vivre tout simplement, à vivre comme je ne savais pas vivre avant. Tous les deux mois, je retourne à l'hôpital, pour mes analyses. La veille, je dors mal. Mais dès que je suis sortie, j'oublie. J'ai deux mois devant moi. Deux mois de vie. Deux mois de liberté. Deux mois de temps. Alors, maintenant, le temps, je le prends. Et pas seulement parce que vous êtes là. Non. Désormais, je prends tout mon temps.

Les lits des enfants sont commandés. J'ai bien le droit de me reposer. Encore une heure, une petite heure, et nous irons chez l'encadreur. Il avait dit jeudi. Nous sommes jeudi. Nous irons chercher les deux marines que j'ai achetées à Collioure. Je les mettrai dans la chambre, à la place de cette horrible tapisserie noire et verte qu'avait choisie sa mère. L'huile, vous verrez, je suis sûre qu'elle vous plaira : un énorme bouquet d'anémones. Elle fera très bien au salon, au dessus du canapé, à côté de la baie vitrée. Dans une heure, nous irons. Nous avons le temps. Juste une heure encore, une heure au soleil. On est si bien. Merci, mon Dieu, pour ce soleil. Merci, mon Dieu. Merci d'être en vie, sur cette terrasse, au soleil de février. Et pardonne-moi ma paresse, mon Dieu, pardonne-moi. Dites-moi, je ne vous choque pas, au moins de parler ainsi au bon Dieu …
- Mais non. Je m'étonne seulement un peu : vous n'avez jamais cru en rien…

- Je sais bien… Un jour, dans un monastère, alors que nous regardions une icône de Saint-Eloi en forme de mandala qui nous hypnotisait un peu, Thalie m'a dit : « C'est étrange, je ne crois en rien, et pourtant, je prie tout le temps ». Sur le coup, je n'avais pas compris. Maintenant, je ne dirais pas que je comprends, mais enfin, il faut bien reconnaître que même quand on n'y croit pas, ça fait du bien parfois de raconter des choses au bon Dieu. Et Il peut bien me la pardonner, peut-être, ma paresse. Imaginez un peu : toute cette paresse en retard, depuis plus de soixante ans.

joan ott